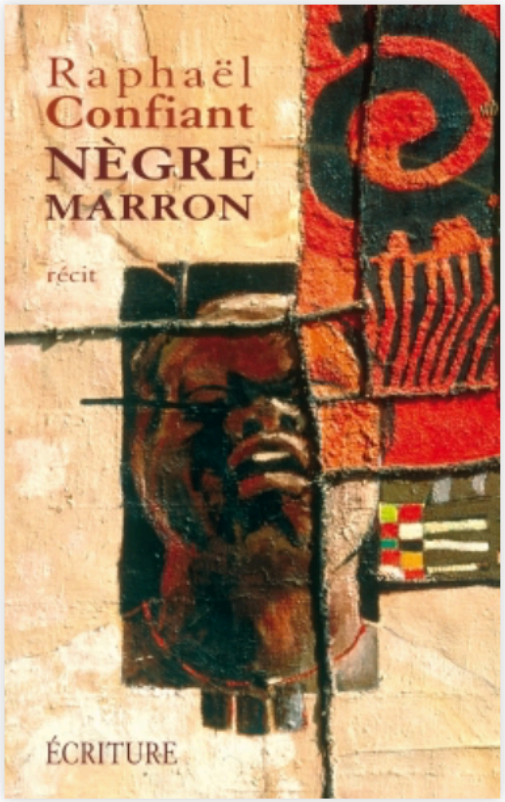

22.00 €

acheter le livre

EAN : 9782909240718
septembre 2006

RAPHAËL CONFIANT

Nègre Marron

Depuis le temps de l'esclavage, le Nègre de la Martinique n'a jamais cessé de « marronner », c'est-à-dire de tenter d'échapper à sa condition, en gagnant les grands bois, les quartiers plébéiens des bourgs ou même les îles avoisinantes. Simon, figure principale de ce livre, fut l'un d'eux. Il connut au XVIIe siècle l'arrivée des premiers esclaves d'Afrique-Guinée, au XVIIIe l'enfer des plantations sucrières, au XIXe la fièvre de l'abolition, au début du XXe celle des grèves marchantes et, à l'aube du XXIe, la cavale des desperados de la fausse modernité. L'Habitation Grand'Case, où régna neuf générations durant la famille béké de Beauharnais, est au centre de ce récit qui se présente comme une fresque, ou plutôt un bas-relief. Tantôt esclave africain ayant fui dès l'arrivée du bateau négrier au port de Saint-Pierre, tantôt esclave créole en rupture de ban, Simon arpente sans trêve les mornes boisés du Carbet, habité par des rêves fous : retourner au Pays d'Avant, assassiner son maître, s'échapper vers une île anglaise ou espagnole, abattre la plantocracie et instaurer le règne de la classe ouvrière, détruire le pays tout entier ! Il incarne la Parole inaudible de celui qui n'a pour tout viatique que sa soif de vivre en toute dignité, par opposition à l'Écrit des maîtres blancs, à leurs registres d'économat, leur Bible, leurs actes paroissiaux, leurs affiches et leurs journaux.
Sans développer aucune thèse, Raphaël Confiant sort de son registre narratif habituel pour s'aventurer dans une écriture méditative, presque mélancolique, à l'écoute des mouvements de l'âme du Nègre Marron qui, loin d'être la figure héroïque que d'aucuns se sont efforcés de chanter, fut un être habité par la plus universelle des exigences : celle de la liberté.

Partager ce livre

III

LA CHAPPE

(1841)

Les possesseurs d'esclaves disent et répètent sans cesse qu'ils ne s'opposent pas à l'abolition en elle-même, et qu'elle obtiendrait leur concours si l'on amenait ce grand changement par des voies lentes et progressives. Nous avons objecté que les possesseurs d'esclaves voulaient tromper le monde politique et se trompaient eux-mêmes ; qu'ils répugneraient toujours à tout ce qui pourrait modifier le sort des Nègres, et qu'ils haïraient quiconque porterait la main à l'intégrité de leur pouvoir absolu.

Victor Schœlcher, Colonies étrangères et Haïti (1843)

était empreint d'une insolite majesté. Comme si elle avait cessé peu à peu d'être créole et s'était métamorphosée en une Négresse-l'Afrique, mais tout-à-faitement différente de ces créatures hébétées que l'on débarquait à coups de trique sur les quais de Saint-Pierre une fois par mois. Rose-Aimée était devenue à mes yeux une reine de Guinée ! De cette Afrique-Guinée dont je m'étais mis à rêver dès le tout premier soir de ma fuite hors du territoire de Grand' Case. Ce fameux soir au cours duquel un cyclone sans-manman avait ravagé le pays. À force de chercher en vain un abri, poursuivi par le fracas des pieds de bois qui s'effondraient les uns après les autres et le déchaînement du tonnerre, j'étais tombé d'épuisement. Nul doute que ma fin était proche. Je n'aurais donc été marron qu'un jour. Un seul dérisoire petit jour ! Mais une manière de miracle se produisit : mon corps s'engourdit et une enveloppe protectrice le recouvrit, tellement que la tornade cessa de me fouetter la peau, la froidure de me glacer les os. Je continuais d'entendre le vacarme des éléments déchaînés, de contempler ébahi les effets de leur démesure, mais comme s'il s'était agi d'un spectacle lointain. De quelque chose d'extérieur à ma personne désormais inatteignable. La suavité d'un rêve, insensiblement, me saisit. J'avançais, serein, sur un chemin de terre rouge, bordé de cases coniques au-devant desquelles des femmes aux seins nus, d'une noirceur éclatante et sublime, pilaient du petit mil. Des troupeaux de chèvres gambadaient aux alentours, taquinés par des gamins turbulents. L'horizon se trouvait dégagé. Pas un morne, pas une forêt. Rien que le ciel limpide et là-bas, loin, très loin devant moi, des mirages qui m'attiraient irrésistiblement en leur direction. Ce rêve étrange me surprit. Au lendemain du cyclone, tout heureux d'y avoir survécu et pressé par la faim, je l'oubliai. Mais dès la seconde nuit, il revint, plus précis, plus enivrant, me baillant force et courage pour persévérer dans le choix qui avait été le mien de rompre avec Grand' Case. Dès lors, chaque fois que le sommeil s'emparait de mon corps, mon esprit s'envolait vers la terre d'Afrique-Guinée, cette terre dont m'avais tant parlé l'esclave Julien, un siècle de temps auparavant, à cette époque où je m'éreintais dans les champs de canne et n'avais pas encore accédé au grade de soigneur des coqs de combat de M. de Beauharnais. En ce temps-là, on plaçait chaque débarqué d'Afrique entre les mains d'un Nègre créole afin que ce dernier lui enseigne quelques rudiments de notre idiome et surtout les gestes indispensables à la coupe de la canne. J'étais jeune et pour moi ce

Julien n'était qu'un fardeau, une brute inutile qui refusait de me comprendre bien que je simplifiasse mes explications à l'extrême. Il me regardait d'un air stupide et poussait des grognements qui avaient le don de me mettre hors de moi. Je passais la moitié du temps à l'insulter – « Nègre-mouton, va ! Tête de mulet ! Espèce de bœuf ! » –, comme le faisaient d'ailleurs la plupart des instructeurs créoles, pressé que le commandeur Dorival me décharge de cette corvée. Heureusement, Julien s'adapta assez vite à notre mode de vie, chose plutôt rare chez les Nègres-l'Afrique, et se prit d'amicalité pour ma personne en dépit des avanies que je lui avais fait subir. Dès qu'il sut baragouiner le créole, il se mit à évoquer sa terre natale, terre de mes lointains aïeux aussi, que nous autres, les Créoles, nous efforcions tous de rayer de nos pensées. Je l'écoutais sans poser la moindre question. Tantôt stupéfait, tantôt irrité lorsqu'il évoquait les divinités barbares qu'il continuait à vénérer en cachette, chose qui heurtait mes sentiments de chrétien. Je mis très longtemps à comprendre qu'en fait, c'étaient les soliloques de Julien qui nourrissaient désormais mes rêves de fugitif. L'Afrique-Guinée dont il m'avait tant et tellement bassiné les oreilles était exactement celle dans laquelle je me trouvais désormais emporté chaque nuit.

— Tu parles une autre langue dans ton sommeil…, me murmura Rose-Amélie un matin où, croyant avoir entendu des jappements, elle s'était levée de notre couche plus tôt que de coutume et avait grimpé à l'en-haut de la falaise afin de mesurer quel danger nous menaçait.

En réalité, le grincement des bambous nous jouait des tours. Ils pouvaient s'interpréter en vagissements, en plaintes, en ricanements. En musique douce parfois. Et aussi en aboiements féroces. Cela dépendait de l'intensité de la chaleur et de la force du vent. Au mitan de la forêt, il n'y avait pas de pieds de bois plus bavards que les bambous. Nous en souriions, Rose-Amélie et moi, sans toutefois parvenir à nous défaire de leur emprise. Régulièrement, nous croyions entendre pleurer un bébé ou se disputer des adultes et nous en sursautions. Par réflexe, nous nous dissimulions dans une anfractuosité de la falaise, le cœur chamadant, jusqu'à ce que nous finissions par admettre que les grands bois étaient vides. Désespérément vides.

Ma câpresse s'accoutuma de mes visions nocturnes et lorsque l'ennui s'emparait de nous, elle me demandait, taquine dans l'âme, de lui parler en